

---

Pascal LARDELLIER (dir.), *La métamorphose des cultures. Sociétés et organisations à l'ère de la globalisation*. (Préface de Marc ABÉLÈS). Dijon, Editions Universitaires de Dijon : collection «Sociétés», octobre 2011, 201 p.

---

L'ouvrage dirigé par Pascal Lardellier s'intitule *La métamorphose des cultures. Sociétés et organisations à l'ère de la globalisation* et prend pour objet la culture en tant que concept structurant pour les humains qui saisissent l'univers à travers leurs filtres respectifs. Cet ouvrage collectif place la globalisation et l'inter-culturalité au cœur de ses investigations, comme en atteste la préface de Marc Abélès :

Ce livre nous parle d'un peu partout sur la planète, et il faut bien reconnaître que l'air du temps nous a désormais accoutumé à circuler tant et plus, ne serait-ce qu'en pensée, dans les mondes qui nous entourent. Les anthropologues ont [compris que] tout à coup le discours bien rodé de l'altérité ne fonctionnait plus comme autrefois. (Abélès, p 11).

Le livre épouse les mutations du monde et des cultures :

La globalisation [...] s'immisce aussi dans notre quotidien par la circulation d'images, d'objets de consommation [...] Que le Coca-Cola devienne une boisson aussi populaire en Afrique qu'en Chine ou aux USA [...], voilà qui n'étonne plus personne (Abélès, p 11).

Pascal Lardellier, dans l'introduction passionnante qu'il a rédigée pour cet ouvrage rappelle à juste titre que la « culture est devenue dans nos sociétés un véritable «tube intellectuel», tout à la fois théorique et politique ; comme le refrain obligé de nos sociétés multiculturelles, et l'hymne officiel d'un certain idéal républicain... » (Lardellier, p 16). Le concept de culture recouvre aujourd'hui des acceptions et des identités plurielles. La globalisation nous apprend à vivre « ensemble, non plus seulement à l'échelon local ou national mais désormais aussi à l'échelle planétaire, avec des différences qui sont essentiellement culturelles et qui ne cessent de se renouveler » (Lardellier, p 16). La culture « constitue en fait le moteur de l'action des individus, un prisme à travers lequel

chacun regarde le monde, et tente de s'y adapter » (Lardellier, p 16 ).  
Recelant une part politique et idéologique la culture possède une

définition anthropologique, entendue [...] comme l'ensemble des codes (linguistiques mais pas seulement), des valeurs, des rites, des pratiques et des normes [...], [ce] quelque chose d'intangibles, de symbolique mais de puissamment structurant [...] pour comprendre une communauté et ses différents membres (Lardellier, p 17).

Le positionnement anthropologique de Pascal Lardellier constitue une ouverture sur la pluridisciplinarité des approches réunies au sein de cet ouvrage qui vise à « éduquer le regard, afin de donner à voir le monde et ce(ux) qui nous entourent différemment, de manière plus dense et plus lucide » (Lardellier., p 23).

Dans sa contribution, Michel Melot interroge la notion de patrimoine culturel (que l'Unesco recense de par le monde) à l'aune de sa transformation par les échanges mondialisés. Le monde actuel désenchanté a besoin de raccommoder une trame mise à mal par la globalisation, c'est la raison pour laquelle « tout objet ayant valeur de symbole entre dans le besace du patrimoine culturel, posant aussitôt la question de l'interculturalité » (Melot, p 27). L'effervescence actuelle autour de la question du patrimoine masque une multiplication effrénée des « communautés de tous genres qui, jadis, s'ignoraient et aujourd'hui se rencontrent, se côtoient, se superposent et s'enchevêtrent. Chacune doit donc border et signaler son champ » (*Ibid.*, p 27). La notion de patrimoine culturel bat en brèche l'idée d'une mondialisation uniquement économique et travaille à « conserver la diversité culturelle de l'espèce humaine » (*Ibid.*, p 37) contre les dangers qui la guettent : le défaut de transmission et l'arrogance des cultures dominantes.

Jean-Jacques Boutaud et Julia Scergo questionnent à leur tour le rôle joué par l'UNESCO dans « l'inscription de la France au patrimoine mondial de l'humanité [...] au titre d'un patrimoine immatériel gastronomique » (Boutaud et Scergo, p 39). Rappelant qu'à titre individuel la gastronomie représente un « élément de culture vivant et incarné » (*Ibid.*, p 40), Jean-Jacques Boutaud et Julia Scergo montrent que le repas gastronomique – que les Français cultivent – est l'affaire de tous et qu'il a, plus que jamais, « la valeur d'humanité » (*Ibid.*, p 48).

Michel Moatti s'intéresse à la culture en tant que stratégie d'occupation des médias et souligne que de nos jours, « une vaste partie du

personnel politique a nourri, et nourrit encore son travail de communication en privilégiant l'axe culturel » (Moatti, p 49). La notion malrucienne de démocratisation culturelle est largement admise par les hommes et femmes politiques et constitue le substrat de nombre de leurs interventions. Elle est même un passage obligé de certains discours et allocutions. Si l'on peut craindre que le développement durable n'occupe une part trop grande dans les débats, « tout désengagement massif du culturel par le personnel politique ne sera jamais que cryptique, masqué, et dissimulé sous un discours public qui affirme le contraire » (*Ibid.*, p 59).

Sung-do Kim fournit dans son article des clés pour mieux comprendre la culture extrême-orientale en confrontant les situations très différentes de la Chine, du Japon et de la Corée. Il donne à voir la difficulté de représenter « la culture de l'Extrême-Orient dans un langage cohérent et déterminant, en raison de la polysémie des représentations existantes et possibles de cette immense région » (Kim, p 64).

Il rappelle que l'Extrême-Orient est « une communauté formée grâce à l'écriture chinoise qui s'est utilisée comme un instrument remarquable de communication et civilisation depuis 1500 ans » (*Ibid.*, p 66). Sung-do Kim termine son remarquable article en insistant sur « l'interrelation entre l'éthique et l'esthétique dans les traditions des arts de l'Extrême-Orient » (*Ibid.*, p 71).

Adrian Mihalache prend pour objet les cultures de l'Est qu'il définit comme un espace médian et qu'il relie avec une conception de « nation en tant que communauté imaginée » (Mihalache, p 73) par rapport à la communauté tangible « dont les membres ont, bon gré, mal gré, des contacts directs, face à face, entre eux. Les villageois sont fatalement visibles l'un pour l'autre, nul ne peut échapper à la surveillance réciproque » (*Ibid.*, p 74). Adrian Mihalache rappelle que la Roumanie a été créée par la réunion de « trois principautés – la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie – dans un même Etat » (Mihalache, *op.cit.*, p 76). Chaque fois que, dans l'Histoire de la Roumanie, il y a eu un sursaut identitaire, celui-ci a été déclenché par un espace médian qui permet de « transgresser les limites que la géopolitique [...] impose » (*Ibid.*, p 84). Il s'agit d'inventer de nouveaux espaces médians « par un discours en français, car, on ne le sait que trop bien : « impossible n'est pas français » » (*Ibid.*, p 84).

Françoise Albertini entreprend, à partir de l'espace méditerranéen, un travail ethnographique ambitieux qui « consiste à transformer le

regard en écriture pour faire surgir de l'inédit » (Albertini, p 87). En tant que chercheuse, elle entame un travail de médiation pour rendre compte de l'interaction qui se noue entre elle et son terrain qu'elle définit comme « une méditerranéité insulaire, celle de l'archipel corso-sarde » (*Ibid.*, p 88). Elle montre ensuite que, contrairement à une vision tenace de la Méditerranée en tant que berceau de l'écriture, il existe une réalité sous-jacente tout aussi importante : « l'oralité est structurante de la méditerranéité dans le sens où elle met en place une matrice comportementale qui est une certaine manière d'être-au-monde » (*Ibid.*, p 89). Françoise Albertini précise, à la fin de son article, que les îles ne sont pas seulement des décors de cartes postales mais qu'elles sont au contraire de véritables conservatoires recelant quantité d'énigmes : « les cultures populaires vivantes, lorsqu'elles sont concomitantes d'Internet, méritent une lecture en profondeur [...] que l'approche anthropologique de la communication permet de leur offrir » (Albertini, *op.cit.*, p 98).

L'article de Claude Javeau s'attache à la question des langues et à la problématique identitaire dans une Belgique en perpétuelle mutation. Il montre que, pendant très longtemps, le français a été en Belgique un langage « véhiculaire officiel » (Javeau, p 103). L'identité belge est constamment mise en danger par la concomitance de plusieurs idiomes sur un même territoire et par la montée progressive d'une revendication flamande pleine de « ressentiment à l'encontre de la langue française, accusée d'être source de «taches d'huile» continuant à polluer le sol flamand, principalement dans la périphérie bruxelloise » (*Ibid.*, p 109). La Belgique n'a pas fini de se redéfinir et de se réinventer constamment, tirée « à hue et à dia » (*Ibid.*, p 111) par différentes communautés linguistiques et culturelles.

Pierre Quettier analyse dans sa contribution le phénomène proprement japonais de l'«inculturation» qui dénote « une intention, un mouvement de la part de membres d'une culture vers une autre culture, pour d'une part en assimiler les termes, mais aussi [...] pour implanter dans [...] cette culture cible des éléments de leur propre culture » (Quettier, p 113). Pierre Quettier montre que les Japonais pratiquent l'inculturation « à des fins d'apprentissage, de résolution de problème ou d'innovation » (*Ibid.*, p 114), trahissant ainsi le « caractère «apprenant» de la culture japonaise » (*Ibid.*, p 114). Considérant l'inculturation comme dispositif, Pierre Quettier souligne l'aptitude profondément culturelle des Japonais « à intégrer et tirer parti de nouvelles informations » (*Ibid.*, p 124).

Céline Masoni Lacroix évoque, dans son article, les expertises commanditées par l'ancien secrétaire général des Nations Unies, Kofi Annan, qui avait permis d'explorer « les racines d'une polarisation entre les sociétés et les cultures aujourd'hui, et proposé un programme pratique d'action visant la solution de conflits par le respect et la compréhension entre les cultures » (Lacroix, p 129). La déclaration fondatrice de l'UNESCO « exigeait que la paix soit établie sur la base de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité » (*Ibid.*, p 131). Céline Lacroix dévoile que, ces dernières années, le discours onusien nous a fait passer de « de la transculturalité à l'interculturalité, [...] du respect des identités nationales et locales [à] [...] une connaissance mutuelle et réciproque des cultures, [...] étape supplémentaire vers la reconnaissance et la tolérance » (*Ibid.*, p 132). Elle souligne à juste titre que le refus de tout conflit est une « négation du sens de l'altérité » (*Ibid.*, p 142).

L'article d'Alexander Frame porte sur l'interculturalité de la communication et donne à voir les limites des approches qui sont davantage axées sur les différences culturelles et les obstacles à la communication. En évacuant la dimension communicationnelle au profit de la seule variable culturelle, on oublie que « la communication interpersonnelle est avant toute une tentative de construction de sens, par des acteurs sociaux particuliers, dans une situation [...] donnée » (Frame, p 144). Alexander Frame forme le vœu, à la fin de son article, d'un rapprochement bénéfique entre les recherches en communication interpersonnelle et celles qui portent sur la communication interculturelle.

Le chapitre d'Arnaud Lucien confronte différentes cultures judiciaires et les représentations médiatiques qui leur sont associées. Le chercheur prend, pour commencer, soin d'expliquer qu'en règle générale, « en France et dans les pays anglo-saxons, la culture judiciaire est liée à la richesse des apports de l'histoire et de la représentation artistique » (Lucien, p 156).

Arnaud Lucien relie la domination américaine dans le domaine du cinéma et de la télévision et « l'émergence dans la société française mais aussi au niveau mondial d'une vision américanisée du droit et de la Justice » (*Ibid.*, p 160). Il s'interroge, en fin d'article, sur l'influence de la mondialisation culturelle et économique sur le déclin annoncé « du modèle judiciaire français » (Lucien, *op.cit.*, p 163).

Claudine Batazzi propose de mettre en perspective, dans sa contribution à l'ouvrage, la notion de culture établie par l'UNESCO et celle qui est apparue dans les années 1980, la culture d'entreprise.

Interrogeant « les liens étroits entre culture d'entreprise et management » (Batazzi, p 167), elle dévoile une forme possible de réconciliation entre l'exigence économique et la considération sociale, à la faveur d'un rapprochement entre l'idéologie et sa mise en pratique : « c'est [...] dans un souci d'équité entre les valeurs de l'homme et le fonctionnement de ses institutions que résidera la pérennité de la société dans son ensemble » (*Ibid.*, p 178).

Stéphane Dufour s'aventure, dans son article, sur un terrain depuis peu exploré en Sciences de l'Information et de la Communication mais déjà investi par le marketing, en l'occurrence le sacré, qui est « déjà partagé par plusieurs sciences humaines et sociales : anthropologie, ethnologie, sociologie, philosophie, sans même parler de théologie » (Dufour, p 181). Il se demande en quoi la communication est fondée à questionner le sacré. Les sciences de l'information et de la communication ont vocation à étudier les métamorphoses du sacré. Stéphane Dufour essaie ainsi de repérer et d'analyser dans la société actuelle

les modalités, les signes, les gestes, les manifestations sensibles et matérielles par lesquels le sacré se vit et se ressent, les figures sociales et culturelles qui sont sacrées, que ce soit des objets, des lieux, des espaces, des personnes, des situations, etc. et vers quels types de divinités ou de nouvelles transcendances ces figures sacrées sont orientées (Dufour, *op.cit.*, p 186).

Emaillée d'interconnexions diverses et protéiformes, la rencontre culturelle, écrit Pascal Lardellier, est « un espace permanent de confrontations, de création, et d'invention de nos devenirs individuels et collectifs » (Lardellier, p 23).

Ce livre, riche, passionnant et diversifié, en constitue une parfaite illustration.

Alexandre EYRIES